



Du 5 au 12 novembre 2009

# INCENDIES

Écrit et mis en scène par Wajdi Mouawad

GRANDE SALLE

Dossier Pédagogique

# INCENDIES

Texte et mise en scène Wajdi Mouawad

avec

Nawal 40 ans - *Annick Bergeron*

Antoine Ducharme - *Gérald Gagnon*

Nawal 60 ans - *Ginette Morin*

Simon - *Jocelyn Lagarrigue*

Jeanne - *Isabelle Leblanc*

Sawda - *Mireille Naggar*

Nihad - *Valeriy Pankov*

Nawal 14 ans - *Isabelle Roy*

Hermile Lebel - *Richard Thériault*

Assistant à la mise en scène - *Alain Roy*

Scénographie - *Emmanuel Clolus*

Costumes - *Isabelle Larivière*

Lumières - *Eric Champoux*

Composition et direction musicale - *Michel F. Côté*

Maquillages et coiffures - *Angelo Barsetti*

Direction de production et gestion - *Maryse Beauchesne*

Diffusion 09.10 - *Anne-Lorraine Vigouroux*

Direction technique - *Laurent Copeaux*

Durée estimée 3h00

Production : Abé Carré Cé Carré - compagnie de création

Production déléguée : Espace Malraux, scène nationale de Chambéry et de la Savoie

Coproduction : Théâtre de Quat'Sous avec Théâtre Ô Parleur, Festival de théâtre des Amériques, Hexagone scène nationale de Meylan, Dôme Théâtre scène conventionnée Albertville, Théâtre Jean Lurçat scène nationale d'Aubusson, Les Francophonies en Limousin, Théâtre 71 scène nationale de Malakoff avec le soutien du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des Arts du Canada

## Contact :

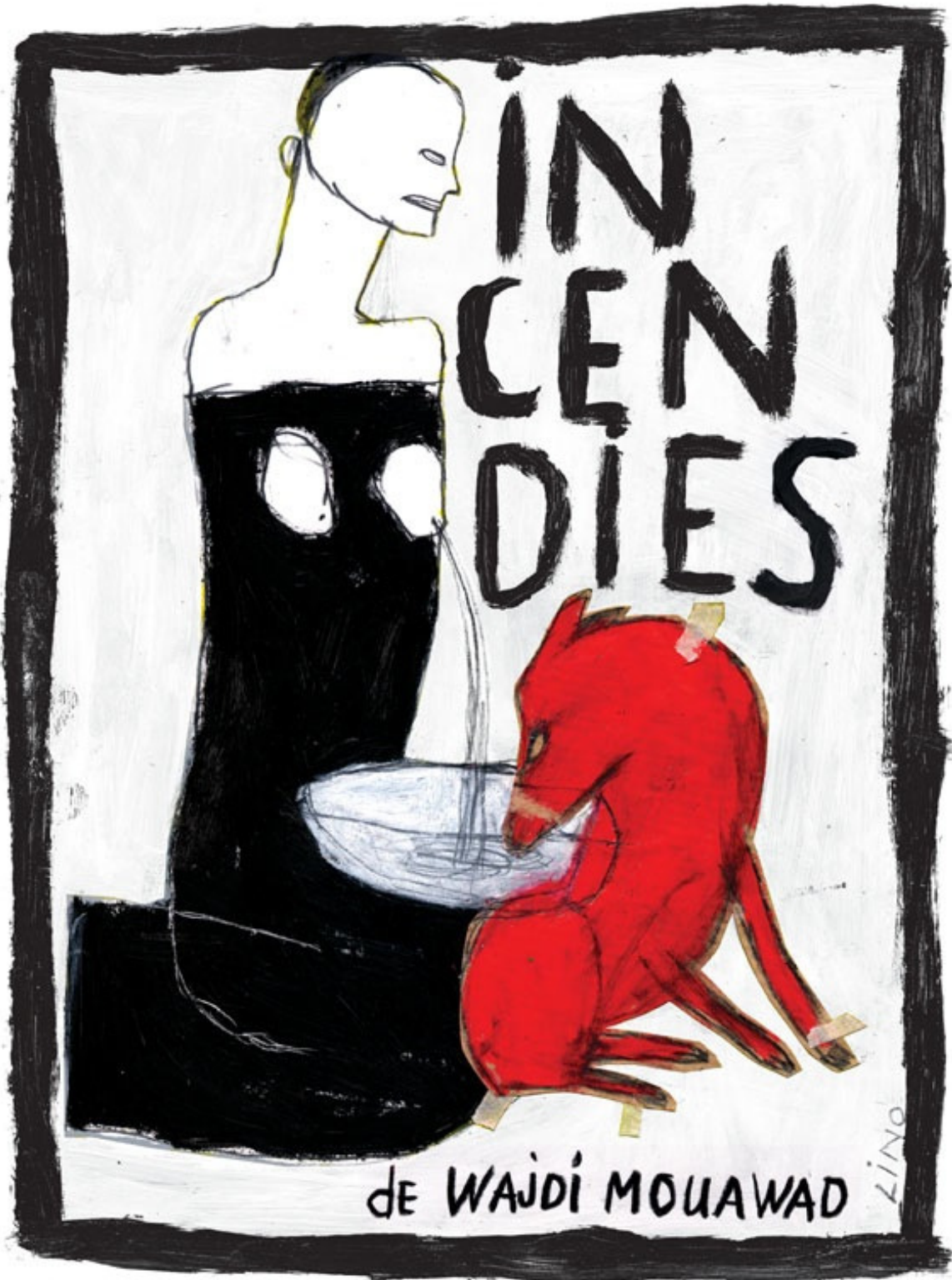
*Marie-Françoise Palluy*

04 72 77 48 35

[marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org](mailto:marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org)

## SOMMAIRE

<i>INCENDIES.....</i>	<i>5</i>
<i>RECHERCHE DE VÉRITÉ.....</i>	<i>6</i>
<i>WAJDI MOUAWAD.....</i>	<i>7</i>
<i>INCENDIES DANS LA TRILOGIE.....</i>	<i>9</i>
<i>LE SANG DES PROMESSES.....</i>	<i>10</i>
<i>LE THÉÂTRE COMME ANTIDOTE À L'EXIL.....</i>	<i>11</i>
<i>ENTRETIEN AVEC WAJDI MOUAWAD.....</i>	<i>14</i>
<i>LES ÉCHOS DE LA PRESSE.....</i>	<i>17</i>
<i>MORCEAUX CHOISIS.....</i>	<i>18</i>



©LINO

# INCENDIES

Lorsque le notaire lebel lit aux jumeaux Jeanne et Simon le testament de leur mère Nawal, il réveille en eux l'incertaine histoire de leur naissance : qui fut leur père, et par quelle odyssée ont-ils vu le jour loin du pays d'origine de leur mère ? En remettant à chacun une enveloppe, destinée l'une à ce père qu'ils croyaient mort et l'autre à leur frère dont ils ignoraient l'existence, il fait bouger les continents de leur douleur : dans le livre des heures de cette famille, des drames insoupçonnés les attendent, qui portent les couleurs de l'irréparable. Mais le prix à payer pour que s'apaise l'âme tourmentée de Nawal risque de dévorer les destins de Jeanne et Simon.

Celui qui tente de trouver son origine est comme ce marcheur au milieu du désert qui espère trouver, derrière chaque dune, une ville. Mais chaque dune en cache une autre et la fuite est sans issue. Raconter une histoire, nous impose de choisir un début qui devra se situer comme le début de toute chose en regard d'un individu.

Et nous, notre début, est la mort de cette femme qui, il y a longtemps déjà, a décidé de se taire et n'a depuis plus jamais rien dit. Plus rien dit du tout jusqu'à cette toute dernière phrase, peu avant de mourir : « Maintenant que nous sommes ensemble, ça va mieux ». Cette femme s'appelle Nawal et elle sera enterrée bientôt.

Notre histoire commence peut-être par ses dernières volontés, adressées à Jeanne et Simon enfants jumeaux nés de son ventre :

*Aucune pierre ne sera posée sur ma tombe  
Et mon nom gravée nulle part,  
Pas d'épithaphe pour ceux qui ne tiennent pas leur promesse  
Et une promesse ne fut pas tenue  
Pas d'épithaphe pour ceux qui gardent le silence  
Et le silence fut gardé.  
L'enfance est un couteau planté dans la gorge  
On ne le retire pas facilement.*

Mais peut-être notre début est cette jeune fille qui, à peine sortie de l'enfance, tombe la tête la première dans sa vraie vie et porte en elle un amour adolescent et un enfant. Cette très jeune fille s'appelle Nawal. Peut-être est-ce là que notre histoire commence, juste avant que sa vie ne se brise. Et *Incendies* serait alors l'histoire de Nawal et d'un acharnement à lire, écrire et penser pour donner un sens à ce qui la dépasse. Peut-être notre histoire commence-t-elle par un territoire déchiré par une guerre civile et occupé par une armée ennemie. *Incendies* serait alors l'histoire d'une résistance.

*Incendies* suit en parallèle chacune de ces trois histoires qui sont intimement liées car chacune trouve sa source dans l'autre. *Incendies* est alors l'histoire de trois histoires qui cherchent leur début, de trois destins qui cherchent leur origine pour tenter de résoudre l'équation de leur existence et tenter de trouver, derrière la dune la plus sombre, la source de beauté.

Wajdi Mouawad

## RECHERCHE DE VÉRITÉ

Il y a une multiplicité de lieux dans *Incendies*. L'intrigue démarre dans le bureau d'un notaire, et se termine au tribunal pénal international ; entre-temps nous passons par la scène d'un théâtre, un couloir d'hôpital, un orphelinat désert, une prison, un amphithéâtre d'université, une salle de boxe, un cimetière, un poste frontière...

Le théâtre de Wajdi Mouawad est un théâtre de l'intime aux formes épiques, il brasse l'histoire avec un grand H et les histoires de vie d'êtres humains lancés malgré eux dans le tourbillon des haines, des guerres.

Les personnages sont en quête perpétuelle de leurs origines et ce n'est sans doute pas un hasard si l'homme qui écrit ces récits est né au Liban puis déplacé en France puis redéplacé au Québec où il écrit *Incendies*.

La guerre est en toile de fond de ces morceaux de vie contés ici. Une guerre comme tant d'autres qui ressemble à celles que nous voyons à travers le prisme des écrans de nos téléviseurs mais aussi une guerre immémoriale telle que pouvait la raconter Thucydide ou Xénophon.

*Incendies* suit le destin d'une femme, Nawal, prise dans les rets d'un conflit qu'elle n'a pas choisi et qui, pour retrouver son enfant disparu, va aller au bout de l'absurde horreur de ces déchirements sans fin qui rythment l'histoire du monde.

De 20 à 60 ans, de l'enfantement à la mort elle tente de donner sens et d'accomplir ce geste de perpétuer la vie en dépit de tout et de tous.

Au bout du chemin l'impensable, au milieu du chemin le viol, l'inceste, la torture, le terrorisme, au début du chemin l'amour, la naissance, les trésors de l'enfance.

Histoire de Nawal certes mais aussi histoire de ses enfants nés sous le feu et à la recherche de la vérité de cette mère qui leur a caché leur origine.

Personne ne ressort indemne de la vérité mise à jour mais l'espoir renaît car chacun peut alors regarder sa propre histoire dans les yeux. Sans voile. Sans filtre. A nu.

Du théâtre cru, joyeux, désespéré.

Wajdi Mouawad écrit le souffle, l'essoufflement, les brûlures et les incendies de ces vies. Les chemins se croisent, vivants et morts sont amenés à se passer le flambeau, à croiser le fer de la mémoire.

Pour vaincre l'oubli.

Stanislas Nordey

## WAJDI MOUAWAD



Né au Liban en 1968, Wajdi Mouawad doit, à l'âge de huit ans, abandonner sa terre natale pour cause de guerre civile et commencer un exil qui le conduit en France. Il doit cependant quitter la France en 1983, car l'État lui refuse les papiers nécessaires à son maintien sur le territoire. Il rejoint alors le Québec. C'est là qu'il fait ses études et obtient en 1991 son diplôme de l'École nationale de Théâtre de Montréal. Écrivain et metteur en scène, il crée une première compagnie Théâtre Ô Parleur, puis de 2000 à 2004, il assure la direction artistique du Théâtre de Quat'Sous à Montréal. En 2005, il fonde au Québec, avec Emmanuel Schwartz, Abé carré cé carré, compagnie de création et en France, Au Carré de l'hypoténuse, compagnie de création.

Au cours des quinze dernières années, Wajdi Mouawad s'est imposé au Canada autant qu'en France par la vigueur de sa parole et la singulière netteté de son esthétique théâtrale. Il s'est acquis une réputation internationale grâce à un théâtre mu par une puissante quête humaniste ; théâtre qui met en avant l'acteur comme porte-parole au sens fort de ce terme. Sa démarche va toujours dans le sens d'une prise de parole qui installe une tension entre la nécessité de la résistance individuelle et le non moins nécessaire renoncement à l'emprise du moi. À ce propos, il aime citer Kafka : « *Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde.* »

Mettant en scène ses propres textes *Littoral* (1997), *Willy Protagoras enfermé dans les toilettes* (1998), *Rêves* (2000), *Incendies* (2003), *Forêts* (2006) et *Seuls* (2008), Wajdi Mouawad s'intéresse aussi à Shakespeare (*Macbeth*), Cervantès (*Don Quichotte*), Irvine Welsh (*Trainspotting*), Sophocle (*Les Troyennes*), Frank Wedekind (*Lulu le chant souterrain*), Pirandello (*Six personnages en quête d'auteur*), Tchekhov (*Les Trois Soeurs*), Louise Bombardier (*Ma mère chien*)...

Depuis 2007, il est directeur artistique du Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa et parallèlement, il s'est associé pour trois ans avec sa compagnie française à l'Espace Malraux, scène nationale de Chambéry et de la Savoie. Travaillant des deux côtés de l'Atlantique, il réunit autour de ses projets de nombreux partenaires, acteurs, concepteurs et théâtres français et canadiens.

Au Festival d'Avignon, Wajdi Mouawad a présenté *Ciels* en 2009.

Il était l'artiste invité du 63<sup>ème</sup> Festival d'Avignon en 2009.

### **Ses œuvres publiées**

*Seuls* – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2008

*Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face* – Leméac / Actes Sud-Papiers 2008

*Un obus dans le cœur*, Actes-Sud Junior (collection D'une seule voix) 2007

*Assoiffés* – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2007

*Forêts* – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2006

*Willy Protagoras enfermé dans les toilettes* – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2004

*Incendies* – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2003

*Rêves* – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2002

*Pacamambo* – Leméac / Actes Sud-Papiers / Heyoka Jeunesse, 2000

*Littoral* – Leméac / Actes Sud-Papiers, 1999

*Les mains d'Edwige au moment de la naissance* – Leméac, 1999

*Alphonse* – Leméac, 1996

*Le songe* – Dramaturges Éditeurs, 1996

*Visage retrouvé*, roman – Leméac / Actes Sud-Papiers, 2002

*Je suis le méchant !* Entretiens avec André Brassard – Leméac, 2004

*Architecture d'un marcheur : entretiens avec Wajdi Mouawad* de Jean-François Côté – Leméac, 2005

### **Ses œuvres non publiées**

*Lettre d'amour d'un jeune garçon (qui dans d'autres circonstances aurait été poète mais qui fut poseur de bombes) à sa mère morte depuis peu*, 2005

*La mort est un cheval*, 2002

*Couteau*, 1997

*John*, 1997

*Journée de noces chez les Cromagnons*, 1992

*Déluge*, 1985

### **Pour le cinéma**

Wajdi Mouawad a adapté et réalisé *Littoral*.

## INCENDIES DANS LA TRILOGIE

Pour moi, une histoire, ce n'est pas quelque chose que j'invente. Je la rencontre dans la rue. Et c'est en général une beauté à couper le souffle et je me demande comment ça se fait que les autres ne la regardent pas. Elle s'approche de moi et elle me dit : Salut, tu t'appelles Wajdi, je réponds "oui" - elle me dit : "j'ai une copine, elle m'a parlé de toi, elle s'appelle *Littoral*, elle m'a dit que je pouvais venir te voir, j'ai vraiment besoin de quelqu'un car je suis une histoire et j'ai vraiment besoin d'aide et puis, d'après *Littoral*, qui est une très très bonne amie, il paraît que, me connaissant et te connaissant, on devrait bien s'entendre".

Alors on va prendre un café, on s'assoit l'un en face de l'autre et je lui demande comment elle s'appelle. Je m'appelle *Incendies*. Et qui est-tu ? Je suis une femme qui s'est tue. Là, je tombe amoureux follement. Je lui dis attention, je suis en train de tomber vraiment amoureux. Ou on arrête tout de suite car je n'ai pas envie qu'une histoire comme vous me laisse tomber, ou vous restez et moi comme auteur voilà comment je travaille. Elle me dit on va se revoir dans une semaine, prenons le temps. On se revoit dans une semaine, je lui dis vous m'avez manqué, elle me dit vous aussi. Je lui demande ce qu'elle peut me dire de plus. Je suis une femme qui s'est tue et j'ai des jumeaux. Je vois des paysages quand elle me dit ça, je vois des choses et c'est ça l'histoire.

Je ne peux rien faire si je n'ai pas cette rencontre-là.

Wajdi Mouawad



©Yves Renaud

## LE SANG DES PROMESSES

L'imagination n'invente rien. Elle prend simplement ce qui est à portée de la main : une chaise, une table et puis une douleur, une peine, une frayeur. Elle prend cela qui est là, incohérent, pour tenter de créer une cohérence, un sens. Celui qui joue à ce jeu, ne sait pas toujours à quoi il s'expose : mélanger une chaise, une table, avec un souvenir d'enfance et une colère d'adulte peut être aveuglant de folie : soudain, là, à force de jouer avec cela qui est sous la main, le sol glisse pour laisser voir la beauté sordide qui se cache, souterraine depuis toujours à nos vies, la beauté impitoyable et son gouffre saisissant, la poésie, gueule béante qui nous dévore à jamais. Emportés, emportées, nous voilà tous emportés.

J'écris. Je divague.

[...] Ces pièces, sans doute, feront songer aux événements qui ont eu lieu cet été au Liban. On sera tenté, et c'est normal, de saisir ces spectacles à la lumière des événements qui ont déchiré mon pays natal. On pourrait être tenté de justifier la raison de leur écriture par ces événements. « L'auteur a écrit ces pièces car il a connu la guerre civile ». Tout cela est possible. Tout cela n'est pas faux non plus, mais cela est, si je puis me permettre, incomplet. C'est un raisonnement qui prend en compte l'intime, (l'auteur est Libanais) le privé, (il a connu la guerre avec sa famille) le social (il a dû fuir le pays et s'exiler) et le psychique (ça a dû le traumatiser), mais ce raisonnement est incomplet car il ne prend pas en considération le plus important car le plus mystérieux : la transparence des plafonds. C'est un raisonnement qui, s'arrêtant au psychique, rend le plafond opaque. Tuer la poésie efface l'invisible.

Alors.

Alors, ce qui me ferait battre le cœur, c'est de savoir que ces spectacles lesquels seront tous présentés quelque part cette saison, resteront, à travers les yeux de ceux et celles qui les regarderont, ancrés avant tout dans la poésie, détachés de toute situation politique, mais ancrés dans la *politique de la douleur humaine*, cette poésie intime qui nous unit. Comme si, l'ombre d'un instant, ces pièces se présentaient non pas à travers une lecture ponctuellement politique, sociale ou biographique, mais au contraire, délivrée de la haine et de la fièvre de cet été, elles puissent apparaître, vues, à leur tour, à travers la transparence des plafonds.

Wajdi Mouawad  
*La transparence des plafonds*, mars 2007

## LE THÉÂTRE COMME ANTIDOTE À L'EXIL

Personne, dans son entourage, ne sait vraiment où vit Wajdi Mouawad. À Paris, à Montréal, à Toulouse ? Quand on lui pose la question, il répond qu'il vit « là où le travail le pousse » : à Paris - mais à quelle adresse, nul ne le sait. A Montréal, où il va remonter sa pièce *Incendies*. A Moscou, où on lui a commandé une mise en scène. A Bordeaux, où Dominique Pitoiset, le directeur du théâtre, lui a proposé d'écrire un texte pour lui. Et Toulouse ?

Mystère. « Il prend l'avion comme moi le métro », constate amusé, Pierre Ascaride, le directeur du Théâtre 71 de Malakoff, qui en France, a été le premier, avec les Francophonies de Limoges, à accueillir ses spectacles en 1999. Comme si les exils successifs avaient imprimé l'impossibilité de se fixer. Pour ne pas subir, encore et encore, la douleur de la séparation et le sentiment de la perte. Ne pas s'enraciner, pour ne pas se déraciner. L'écriture comme seul ancrage. Tout cela traverse la petite dizaine de pièces écrites par le jeune auteur metteur en scène, et notamment les dernières, *Littoral*, *Incendies* et *Forêts*, qui forment un cycle de l'exil et des origines au souffle extrêmement puissant.

Wajdi Mouawad n'y raconte pas sa vie. Mais ses identités multiples et successives ont produit une interrogation sans équivalent dans le théâtre francophone d'aujourd'hui sur les imbrications entre les histoires individuelles et la grande histoire.

D'abord donc, il y a l'enfance : Beyrouth, au tournant des années 1960-1970. Wajdi Mouawad naît dans une famille chrétienne aisée - un milieu occidentalisé, très francophile : « Mais mon père, qui venait de la montagne, a tenu à nous donner des prénoms arabes. Nous étions les seuls, parmi nos cousins et nos camarades de classe, à ne pas avoir de prénoms français. Cela a sonné comme un rappel constant de mon étrangeté. Un signe que je n'étais pas d'ici... ». Ce prénom, Wajdi, qui signifie « mon existence » en arabe, va signer définitivement cette étrangeté quand la famille arrive à Paris en 1978, après quatre ans de guerre. « Comme tous les libanais, nous pensions que la guerre allait se terminer rapidement et que nous repartirions ». Le conflit s'éternise, s'enlise. Les trois enfants Mouawad restent à Paris, avec leur mère. Le père, qui a été ruiné par la guerre, tente là-bas de sauver ce qu'il reste de ses affaires. Wajdi Mouawad est alors « un exemple parfait d'intégration réussie » : excellent élève, entouré d'amis, capitaine de l'équipe de rugby du collège. « Mais sans le savoir, sans le dire, nous étions totalement défigurés par cette guerre, par cet exil. C'est peut-être la grande illusion des civils : croire que, parce que vous avez quitté un lieu en guerre pour un lieu en paix, vous êtes sain et sauf ».

Cette fugue qu'il fait à l'âge de 11 ans, au cours de laquelle il s'arrête dans ce café parisien emblématique, synthétise le malaise. « Le sentiment qui m'a éduqué, c'est l'inquiétude de ma mère » dit-il aujourd'hui. Cet équilibre relatif est encore brisé quand les parents Mouawad décident, six ans plus tard, sans explications, d'émigrer à nouveau, vers le Québec cette fois. « Ce nouvel exil a été extrêmement rude, avoue-t-il. Je me sentais comme quelqu'un qui vient de survivre à une avalanche, qui remonte à la surface et qui reçoit une nouvelle masse de neige sur la tête ». Surtout, « au fur et à mesure que je m'éloignais du Liban, mon prénom devenait une chose qui s'étirait, se déformait, perdait son sens, devenait l'objet d'abréviations », observe-t-il.

Années noires, lourdes, vides. Sa mère meurt, d'un cancer. Mais c'est son visage, brouillé, perdu, qui va être à l'origine de son identité d'écrivain et d'artiste. Il commence à écrire à 16 ans. La recherche de ce visage est au cœur de son écriture, dans ses pièces comme dans son unique roman, qui s'intitule d'ailleurs *Visage retrouvé*. « Prenez un enfant dont le jouet préféré se casse. Il essaie de recoller les morceaux, mais ce n'est jamais tout à fait comme avant. Maintenant, poursuit-il en conteur de sa propre histoire, imaginez que ce n'est pas le jouet qui se casse, mais sa conviction profonde que le monde dans lequel il vit est beau et merveilleux. La peine qu'il en éprouve est tellement

profonde qu'il en a pour la vie à essayer de recoller. Et à chaque tentative, cela donne une pièce de théâtre... »

Aujourd'hui, son passeport est canadien. Mais quand on le tarabuste pour savoir s'il se sent plutôt libanais, français ou québécois, il répond qu'il est juif. Ou tchèque. Parce qu'il se sent plus proche de Kafka que de n'importe qui. « Et parce que j'écris. L'écriture et l'exil ont partie liée, depuis toujours ». Quand la guerre a de nouveau éclaté au Liban en 2006, cela l'a « mis en morceaux ». Il s'est senti tenu, vis-à-vis de la communauté libanaise de Montréal, de prendre la parole - le texte de son intervention a été publié dans *Courrier International* du 3 août. Non pour émettre une position politique - « Je ne voulais surtout pas singer les politiciens qui prétendent comprendre la situation – mais pour tenter de cerner l'impuissance et le désarroi qu'il y avait à se retrouver dans ce choix impossible : celui de la haine ou celui de la folie ». En France, où il est demandé partout, difficile aujourd'hui de trouver des détracteurs du travail de Wajdi Mouawad. Les résistances des premières années – certains trouvaient ses spectacles trop narratifs et « donc trop faciles » - sont tombées devant ce théâtre qui fait de la scène un lieu de haute intensité émotionnelle. Sa puissance narrative et poétique, à l'issue du long voyage proposé par Wajdi Mouawad, laisse les spectateurs de *Forêts*, à Malakoff, comme ce fut le cas pendant toute la longue tournée en France, bouleversés, en larmes, ovationnant longuement le spectacle. Reconnaisants de ce que ces odyssees du temps présent ébranlent dans leur histoire intime.

Fabienne Darge

Article paru dans *Le Monde*, édition du 28 octobre 2006



©Yves Renaud

## ENTRETIEN AVEC WAJDI MOUAWAD

**[...] Votre particularité n'est-elle pas d'amener avec vous, cette année, d'autres parties du monde ?**

Les particularités avec lesquelles nous vivons depuis notre plus jeune âge nous apparaissent comme des banalités. L'originalité de mon trajet géographique, c'est par Vincent et Hortense que j'ai pu la percevoir. Par les questions parfois drôles qui se posaient à nous. Par exemple : quelle ville mettre à côté de mon nom dans le programme du Festival ? Beyrouth ? Ottawa ? Chambéry ? Toulouse ? Avignon ? Paris ? Je ne sais pas. Tout est mélangé. En ce qui concerne les artistes libanais, j'ai surtout constaté la pauvreté de mes connaissances. C'est par Vincent que je les ai rencontrés ! Je n'ai pas été le messager de ce côté-là du monde alors que j'ai pu l'être davantage à Montréal. La particularité de ma présence est avant tout, je le répète, lié à la rencontre. Ces rencontres ont en effet été influencées par la géographie qui m'est propre mais ce sont surtout les territoires esthétiques et littéraires qui sont selon moi les plus importants. Un territoire géographique n'a aucun sens à mes yeux. C'est terrible mais c'est ainsi. Les lieux depuis longtemps ne m'émeuvent pas pour eux-mêmes mais par la manière avec laquelle je les distords. Quand nous étions sur la plage de Sidon, c'est le lieu de l'enlèvement d'Europe par Zeus qui m'a ému, pas la plage libanaise... [...]

**Pourquoi présenter ensemble vos quatre dernières pièces ?**

Comme la notion de narration est importante dans ces quatre pièces, il faut en parler en racontant une histoire, celle d'un rêve de théâtre né d'une passion. Un rêve hors de toute raison qui m'est venu un jour dans la rue, quand j'ai imaginé la dernière pièce de ce qui est en train de devenir un quatuor. J'ai eu en même temps l'idée de *Ciels* et le désir de réunir toutes les équipes avec lesquelles j'avais créé les trois premières pièces : *Littoral*, *Incendies* et *Forêts*. Ces quatre aventures ont été primordiales dans ma vie et pas seulement du point de vue théâtral. Je voulais qu'elles se rencontrent et s'entrecroisent. Je ne suis pas un metteur en scène qui propose sa vision de Shakespeare ou de Feydeau, mais plutôt un metteur en scène qui, entre les mises en scène de ses propres pièces, cherche à se confronter à des oeuvres majeures pour progresser dans son travail sur ses propres pièces. C'est ainsi que j'ai présenté *Les Trois Soeurs*, *OEdipe roi*, *Macbeth* et *Six personnages en quête d'auteur*. Des chefs-d'œuvre pour me permettre de faire comme de gigantesques ateliers de théâtre. À côté de cela, il me paraissait aussi nécessaire de monter les pièces de mes amis, des contemporains donc, avec qui je pouvais discuter directement. C'est ainsi que j'ai monté *Disco Pigs* de Enda Walsh, *Le Mouton et la Baleine* de Ahmed Ghazali et *Ma Mère chien* de Louise Bombardier. Tout le travail que j'ai fait pendant ces douze dernières années n'avait comme but ultime que de présenter ce quatuor.

**Cette idée de construire un quatuor vous est-elle venue dès l'écriture de *Littoral* ?**

Non, c'est après *Incendies*. J'ai écrit *Littoral* pour répondre à la demande d'une amie qui, au retour d'un très long voyage autour du monde, était un peu perdue. Elle voulait retravailler avec moi au moment où moi-même j'étais en questionnement. J'ai donc pensé à l'histoire de ces deux détresses qui se rencontrent et j'ai contacté des amis qui ont accepté de travailler avec nous, sans argent mais avec beaucoup de temps libre. Nous avons répété neuf mois. Ce fut un succès qui nous a permis d'être subventionnés mais pas suffisamment pour envisager un second spectacle avec neuf mois de répétition. J'ai donc écrit le texte de *Rêves* avant de répéter. Le spectacle fut une déception pour ceux qui avaient aimé *Littoral* et une demi satisfaction pour les autres. Je me retrouvais comme un pêcheur qui aurait fait une prise miraculeuse lors de sa première sortie en mer et qui ne trouve plus de poissons la seconde fois ! Robert Lepage m'a raconté qu'après avoir connu plusieurs succès, il avait fait un spectacle moins apprécié et qu'un critique avait écrit « Robert Lepage is dead ». Il en déduisait qu'il fallait être mort au moins une fois pour être vraiment libre ensuite. J'ai donc connu ce moment terrible

qui m'a servi de leçon et j'ai décidé que je ne ferais plus jamais de spectacle sans avoir les moyens nécessaires pour travailler dans les conditions que j'estimais indispensables. Il a fallu quatre ans pour que je retrouve ces moyens grâce à deux directeurs de théâtre à qui j'ai proposé *Incendies* et qui ont accepté mes conditions. Je voulais juste qu'on me fasse confiance sans considérer que, si je veux six mois de répétitions, ce n'est pas un caprice mais une impérieuse nécessité. Avec l'aide des Francophonies en Limousin, du Théâtre 71 de Malakoff et de ma propre compagnie, nous avons réussi à monter le projet. Après quelques semaines de travail, j'ai eu l'impression de me répéter, de faire comme une sorte de « Littoral n° 2 ». En réfléchissant, je me suis aperçu qu'en fait c'était la deuxième partie d'un ensemble. Ensuite les hasards de la vie ont fait qu'au moment où la France et l'Allemagne refusent de participer à la seconde invasion de l'Irak, je tombe sur une photo ancienne du chancelier allemand Helmut Kohl main dans la main avec le président François Mitterrand à Verdun. Je me pose alors la question : sera-t-il possible qu'un jour Palestiniens et Israéliens se serrent la main de cette façon-là dans un cimetière militaire commun ? L'idée trottait donc dans ma tête de faire un spectacle qui raconterait quelque chose autour de cette réflexion quand, en visitant un cimetière en Dordogne, je vois une tombe avec l'inscription : « Lucien Blondel 1859-1951 ». Il y avait donc un homme qui avait vécu les trois guerres franco-allemandes. Il n'était pas le seul puisque le Maréchal Pétain a lui aussi vécu de 1856 à 1951 et qu'il avait donc deux ans de moins que Rimbaud ! Ce fut un choc et j'imaginai immédiatement le trio Lucien, Philippe et Arthur : le grand inconnu, le grand traître, le grand poète. En remontant dans l'histoire de l'Europe, je me suis aperçu que les conflits étaient quasi-permanents depuis la mort de Charlemagne : mille ans de guerres, alors que pour le Moyen-Orient il n'y a que soixante ans que cela dure. En même temps, je me suis rendu compte que ce dernier siècle de guerres franco-allemandes était aussi le siècle de la musique atonale, de la psychanalyse, de l'impressionnisme et de la révolution picturale qui a suivi avec Pablo Picasso, des sculptures d'Auguste Rodin, des révolutions théâtrales de Constantin Stanislavski, d'Anton Tchekhov, de Jacques Copeau et d'André Antoine, des romanciers comme Marcel Proust et James Joyce et bien sûr de la révolution bolchevique de 1917. Tous les courants de la pensée et des formes artistiques subissent dans cette même période des révolutions successives inimaginables. Après avoir envisagé un énorme projet de vingt-quatre heures avec un metteur en scène allemand, un metteur en scène français et moi pour le Québec, je me suis mis à écrire *Forêts* et j'ai compris que j'avais une trilogie autour des trois éléments : l'eau, le feu et la terre. Cela m'a renvoyé à mon enfance, quand j'avais la sensation de ne faire qu'un avec la nature, à ce passé qui ne reviendra sans doute jamais.

### **Mais cet enchaînement était-il réfléchi pour en arriver au vaste projet *Le Sang des promesses* ?**

Non. C'est maintenant, avec le recul, que je vois ces liens quasi organiques entre ces spectacles. Parce qu'ils tournent beaucoup et en même temps, j'ai pu réfléchir à ce cheminement en les revoyant, en les juxtaposant. En réécoutant mes textes, je me suis rendu compte qu'il y avait un mot qui revenait sans cesse : « promesse », alors que peu de promesses aboutissent réellement dans les pièces. Parallèlement à ça, quand je lisais les critiques, j'ai vu qu'on projetait sur moi beaucoup de fantasmes. On voulait absolument que *Littoral* soit le retour d'un Québécois vers le Liban, alors que ni le Québec ni le Liban ne sont présents dans le texte ; qu'*Incendies* se déroule au Liban, que mes pièces ne soient que des recherches sur l'origine. J'avais beau me défendre, les raccourcis étaient permanents alors que, justement, il était impossible pour moi de mettre le mot « Liban » dans un seul de mes textes, car cette guerre qui m'a entraîné vers l'exil est indicible. Quand il a fallu donner un titre générique à cette tétralogie, le mot « promesse » est donc venu assez vite, car depuis longtemps je me pose la question des raisons qui font qu'on n'est jamais vraiment à la hauteur de ses promesses. [...]

Jean-François Perrier  
Extraits d'entretiens recueillis pour le Festival d'Avignon 2009



©Yves Renaud

## LES ÉCHOS DE LA PRESSE

[...] on devra admettre qu'*Incendies* est une pièce dont la structure est quasi irréprochable. [...]

Voir.ca – 09/07/09

Christian Saint Pierre

[...] *Incendies* est sans nul doute la pièce la plus maîtrisée des trois. [...]

Libération– 10/07/09

René Solis

[...] C'est la trame *d'Incendies*, sans conteste le plus costaud des panneaux du triptyque En cette contrée jamais nommée, en laquelle sans être très malin - quoi que l'auteur s'en défende -, on peut reconnaître le Liban où Mouawad vécut enfant, Wilfrid, flanqué de jeunes types marqués par la guerre et rejoint par deux jumeaux, une fille et un garçon, de leur côté en quête de leur mère jadis violée et torturée, poursuit son errance réparatrice sur le mode d'un récit d'initiation obéissant aux règles narratives du conte oriental La charogne paternelle, dûment lestée, finira à la baille Avec une structure bien portante, une écriture à l'économie surveillée, des thèmes graves abordés sous un angle poétique et de fines inventions dans le jeu, il est clair que c'est à *Incendies* que revient le pompon.[...]

L'Humanité – 10/07/2009

Jean Pierre Léonardini

[...] C'est encore une histoire fascinante. [...] Wajdi Mouawad embrasse toute l'histoire, et l'on est encore dans des terres déchirées par la guerre. C'est un grand roman théâtral, très bien composé et bouleversant dans son acuité d'analyse des cœurs et des âmes. [...] Imagination, liens secrets, tout ici fonctionne à merveille porté par une distribution remarquable. [...]

Le Figaro– 10/07/09

Armelle Héliot

[...] Limpidité, simplicité, efficacité qui, tout en sollicitant notre imaginaire, nous laisse paradoxalement dans une étonnante proximité avec le texte et l'écriture dense, rythmée de Wajdi Mouawad qui aborde tous les registres jusqu'à la comédie. Jeux de mot et situations burlesques réussissant même à se frayer un chemin dans ce maelström de (res)sentiments dont les femmes, si elles sont parmi les principales victimes des guerres, en sont aussi, nous dit l'auteur, les héroïnes par leur capacité à résister et leur farouche détermination à aller de l'avant et « à sortir de la haine » pour reprendre l'injonction, mieux la conviction intime, de Nawal.

RFI – 20/07/09

Elisabeth Bouvet

# MORCEAUX CHOISIS

## - 11. Silence -

*Jour. Scène d'un théâtre.*

*Antoine est là.*

**Jeanne.** Monsieur Antoine Ducharme ? Jeanne Marwan, je suis la fille de Nawal Marwan...

**Antoine.** La voix de votre mère résonne encore à mes oreilles : « Maintenant que nous sommes ensemble, ça va mieux. »

**Jeanne.** Je suis passée à l'hôpital, on m'a dit que vous n'êtes plus infirmier depuis la mort de ma mère. Que vous travaillez à présent dans ce théâtre. Je suis venue. Je voulais savoir si elle n'avait rien dit d'autre...

**Antoine.** Ce sont exactement les mots qu'elle a prononcés. Je vous ai appelée aussitôt.

**Jeanne.** Je sais.

**Antoine.** Pendant six ans ce fut toujours le même silence. Je suis désolé. Je ne peux pas vous aider.

**Jeanne.** Je vous remercie tout de même.

**Antoine.** Que cherchez vous ?

**Jeanne.** Elle nous a toujours dit que notre père était mort pendant la guerre dans son pays natal. Je veux une preuve de cette mort.

**Antoine.** Quelle différence entre un visage inconnu et un visage disparu ?

**Jeanne.** On s'en câlisse, mais moi j'ai une lettre à remettre à ce gars-là et je veux savoir s'il est vivant.

**Antoine.** Depuis qu'elle est morte, je voulais vous appeler, vous et votre frère. Pour vous dire, vous expliquer. Mais j'hésitais. Au cours de toutes ces années passées à son chevet, je devenais étourdi à force d'entendre le silence de votre mère. Une nuit, je me suis réveillé avec une drôle d'idée. Peut-être qu'elle parle quand je ne suis pas là ? Peut être qu'elle parle toute seule ? J'ai apporté un enregistreur à cassettes. J'ai hésité. Je n'avais pas le droit. Si elle parle seule, c'est son choix. Alors je me suis promis de ne jamais écouter. Enregistrer sans jamais savoir. Enregistrer.

**Jeanne.** Enregistrer quoi ?

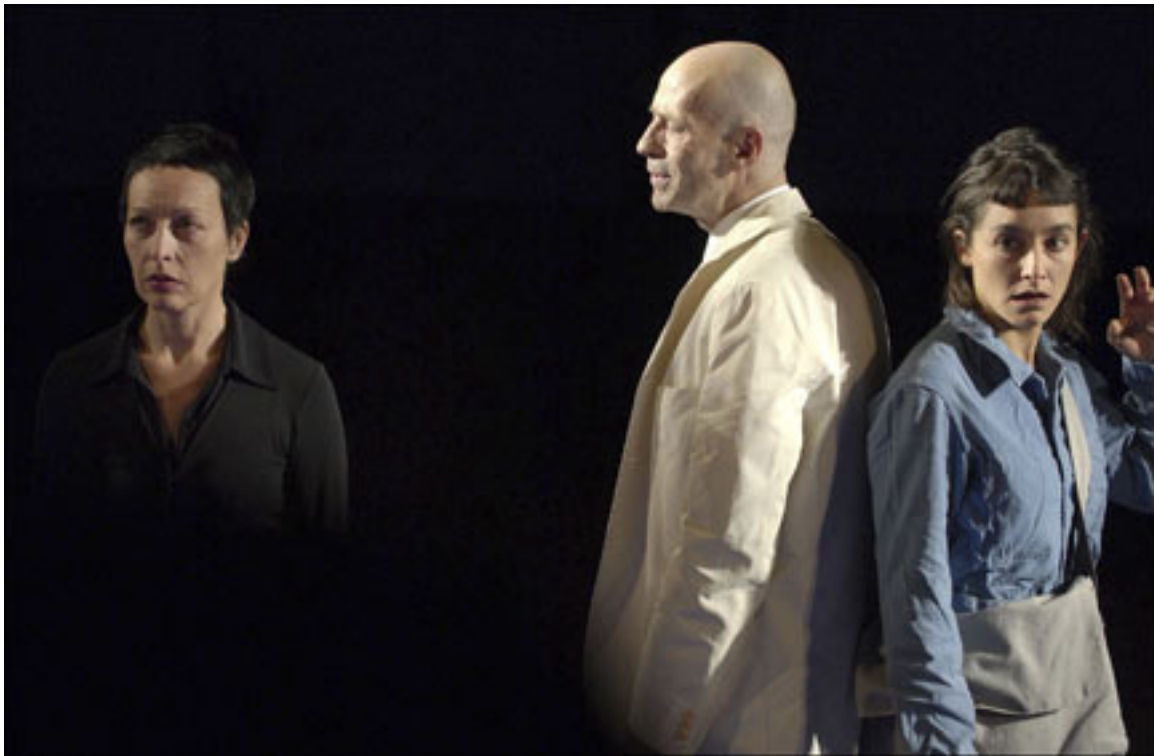
**Antoine.** Du silence, son silence. Le soir, avant de la quitter, je démarrais l'enregistrement. Un côté d'une cassette faisait une heure. Je n'ai pas trouvé mieux. Le lendemain, je retournais la cassette, et avant de la quitter, je partais à nouveau l'enregistrement. J'ai enregistré plus de cinq cents heures. Toutes les cassettes sont là. Prenez-les. C'est tout ce que je peux faire.

*Jeanne prend la boîte.*

**Jeanne.** Antoine, qu'avez-vous fait avec elle pendant tout ce temps ?

**Antoine.** Rien. Je m'asseyais souvent à ses côtés. Je la regardais. Quelquefois aussi je mettais de la musique. Je la faisais danser.

*Antoine met une cassette dans l'enregistreur. Une musique. Jeanne part.*



© Brigitte Enguerand

## - 18. Photographie et autobus du Sud -

*Antoine et Jeanne à l'université. La photo de Nawal (40 ans) et Sawda projetée au mur.*

**Antoine.** On est au pays de votre mère. C'est l'été, on le voit aux fleurs qu'il y a derrière elles. Ce sont des herbes sauvages qui poussent en juin et juillet. Les arbres sont des pins parasols. Il y en a partout dans la région. On est soit le matin, soit l'après-midi à cause des ombres longues derrière elles. Ça veut dire que le soleil est bas. Si elles regardent vers l'ouest, ça veut dire que c'est l'après-midi, si elles regardent vers l'est, alors c'est le matin. Ce qui est bizarre, c'est que normalement on devrait voir l'ombre de la personne qui a pris la photo. Mais on ne la voit pas. Alors, soit la photo a été prise avec un zoom, de loin, mais ça m'étonnerait parce que la photo aurait été un peu floue, ou alors c'est une photo prise en utilisant le retardateur. Il n'y a personne derrière l'appareil. Sur l'autobus dans le fond, brûlé, là, il y a des inscriptions. J'ai demandé à l'épicier au coin de ma rue qui vient du pays, il a lu : *Réfugiés de Kfar Rayat*.

**Jeanne.** J'ai cherché de mon côté l'historique du procès. Un des plus longs chapitres concerne une prison construite pendant la guerre, à Kfar Rayat.

**Antoine.** Maintenant regardez. Vous voyez, au-dessus de sa main...

**Jeanne.** Qu'est ce que c'est ?

**Antoine.** La crosse d'un pistolet. Son amie aussi, là, on le devine sous sa chemise.

**Jeanne.** Qu'est ce qu'elles faisaient avec un pistolet ?

**Antoine.** La photo ne le dit pas. Peut être qu'elles travaillaient comme gardiennes de prison. La prison date de quand ?

**Jeanne.** 1978. D'après le procès.

**Antoine.** Bon. On sait que votre mère était, vers la fin des années 70, dans les environs du village de Kfar Rayat où une prison a été construite. Elle avait une amie dont on ignore le nom et toutes deux portaient un pistolet.

*Silence.*

Ça va ? Ça va, Jeanne ? Ça va ?

**Jeanne.** Non, ça ne va pas.

**Antoine.** De quoi avez-vous peur, Jeanne ?

**Jeanne.** De trouver.

**Antoine.** Qu'est ce que vous allez faire maintenant ?

**Jeanne.** Acheter un billet d'avion. [...]